NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

66 Nº 9 1939

Littérature latine au Moyen Age

François JANSEN (s.j.)

p. 1095 - 1098

https://www.nrt.be/en/articles/litterature-latine-au-moyen-age-3672

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LITTÉRATURE LATINE AU MOYEN-AGE (1).

Il y a des livres dont l'intérêt et la signification dépassent largement le seul texte imprimé. Ce sont ceux où un mot, une incidente, une allusion jetée en passant ouvrent brusquement un jour révélateur sur le savoir et la compétence exceptionnels de leurs auteurs. Seuls, des spécialistes les peuvent écrire ; seul aussi un lecteur qui dans la matière traitée a dépassé le stade de la pure ignorance est à même, je ne dis pas d'en apprécier, mais d'en soupçonner la réelle valeur. La vie de saint Paul que le regretté Père Prat publia naguère dans la collection « *Les Saints* » ne pouvait l'être que par un écrivain ayant vécu plus d'un demi-siècle dans un contact intime, sans cesse renouvelé, avec la carrière, les voyages, les grandes épîtres et les idées théologiques de l'Apôtre des Nations ; et ceux d'entre mes lecteurs qui ont pris connaissance du chef-d'œuvre qui s'appelle *L'Evangile de Jésus-Christ* ont dû être frappés par la longue familiarité qu'il supposait chez le P. Lagrange, avec le tour de pensée, les langues, les mœurs, les coutumes et les institutions des peuples de l'Orient.

C'est dans cette classe d'ouvrages, mais à un niveau plus modeste, puisqu'il s'agit d'histoire littéraire et d'érudition, que je range, sans hésiter, les deux petits volumes que le P. J. de Ghellinck vient de publier dans la *Bibliothèque catholique des sciences religieuses,* actuellement en cours de publication à la librairie Bloud et Gay à Paris.

En réalité, un ouvrage de maître et de maître qui dans ses veilles studieuses a longuement « maîtrisé » son sujet.

Pour l'écrire, il lui a fallu pâlir, la moitié d'une vie durant, sur le *Migne* latin, les grandes Collections de textes médiévaux, tels que les *Monumenta Germaniae historica,* les *Rerum britannicarum medii aevi Scriptores,* le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum*... je m'arrête et ne suis pas à mi-chemin de la liste des répertoires, florilèges, recueils et éditions critiques de tout genre qui ont dû être dépouillés par le tenace et diligent investigateur du document littéraire médiéval qu'est le R. P. J. de Ghellinck.

Ce qu'il nous donne aujourd'hui, c'est bien autre chose que le modeste essai d'un débutant ; c'est le résultat, le fruit d'une longue car-

---

(1) J. de Ghellinck, S. I. *Littérature latine au moyen âge. T. I : depuis les origines jusqu'à la fin de la Renaissance carolingienne. T. II : de la Renaissance carolingienne à saint Anselme.* Coll. Bibliothèque catholique des sciences religieuses, 85-86. Paris, Bloud et Gay, 1939, 19 × 12 cm., 192 et 192 p. Prix : 15 frs le volume.

rière de chercheur et d'érudit, l'histoire, si je néglige un chapitre important consacré aux « Fondateurs » (Boèce, Cassiodore, Isidore de Séville, les « *Scoti* », Bède et Boniface), de trois siècles de littérature latine médiévale, à savoir le IX^e^, le X^e^ et le XI^e^, histoire étonnamment pleine, dense et drue de rédaction, où foisonnent les détails curieux, pittoresques, cueillis à fleur du document rare ou peu connu, histoire qui fait cependant une place aux vues synthétiques générales dont la justesse devient évidente à la pensée par les lumières convergentes de ces dix mille détails qui sont le menu gibier du chasseur de textes inexplorés ou demeurés inaperçus.

Manifestement, — c'est la conviction qui de prime abord s'impose au lecteur — on a affaire à un savant qui sait prodigieusement de choses. Il sait que Cassiodore tenait en réserve dans la *huitième* armoire de sa bibliothèque des écrits théologiques grecs qu'il comptait sans doute traduire ; il sait que le moine irlandais Dicuil mentionne dans son *De mensuratione orbis terrae* (825) l'existence du canal de Memphis à Suez, utilisé par un pèlerin de Terre-Sainte ; il sait encore que le même Dicuil rappelle le souvenir de l'éléphant envoyé par Haroun al-Rashid à la cour de Charlemagne en 802 et, à ce propos, vous fera observer que ce « courtisan » un peu spécial vivait encore en 810... mais dans sa spécialité que ne sait *pas* le P. de Ghellinck ? Minuties, me direz-vous, mais minuties qui pour moi sont l'indice certain de la relation directe, immédiate avec les sources originales. Tout cela a été « lu », transcrit, mais non « copié » ailleurs ; bref cela a été « extrait », « excerpté » comme dit l'auteur, du contexte primitif ; ce sont, si vous voulez, fleurettes d'érudition, mais dont le parfum garde quelque chose de l'arome du sol natal...

Si la science du P. de Ghellinck ne hait pas la minutie, elle est par ailleurs d'une précision et d'une sûreté peu banales. La sachant telle et de plus très attentive et comme sur ses gardes, j'eus la malice, je l'avoue, d'essayer de la surprendre en flagrant délit de distraction ou, ce serait pire, d'inexactitude. Armé d'un ferme propos d'impitoyable « acribie » j'épiai donc cette science, au cours de deux lectures des plus vigilantes. Je ne rapportai de mon voyage d'exploration qu'un fort médiocre butin de « *dubia* ». Fridugise est-il bien d'origine germanique ? Est-ce Claude Mamert ou son frère saint Mamert qui institua les prières et les processions des rogations ? Certain commentaire sur la « Consolation » de Boèce est-il bien de saint Thomas ? Bagatelles ! Je craindrais d'y insister, de peur d'encourir le reproche de je ne sais plus quel ancien : *sed turpe est difficiles habere nugas*...

Du reste, si j'ai appuyé un peu sur cette abondance du détail dans cette histoire de la littérature latine au haut moyen âge, c'est qu'à mon avis elle contribue pour une bonne part à lui donner sa physionomie propre, un je ne sais quoi que vous ne trouverez pas ailleurs, quelque chose qui dénote le fureteur né, doué d'un flair non-pareil ; on dirait un Lenôtre devenu médiéviste qui chercherait du neuf et en trouverait en dépouillant de très « vieux papiers », écrits il y a **dix siècles par des écrivains aujourd'hui à peu près oubliés.**

Et cette histoire n'en est pas moins complète, aussi complète qu'on la pouvait désirer.

L'auteur passe en revue tous les écrivains connus ou presque ignorés qui, pour exprimer leur pensée, quelle qu'elle fût, se sont servis du latin médiéval : théologiens, liturgistes et canonistes, historiens et biographes, hagiographes, épistoliers, didascales et sermonnaires, poètes et versificateurs. Il visite tous les centres culturels qui rayonnèrent sur l'obscure Europe d'avant la *Renaissance du XII*e *siècle*. Il vous conduit d'Abingdon et d'Eynsham, en Angleterre, jusqu'à Béja et Oviedo en Espagne, vous mène de la célèbre abbaye de Saint-Gall, en Suisse, jusqu'à celle de Fleury-sur-Loire, dans la Nièvre, relevant partout les moindres progrès réalisés par les habitants de ces *leading houses of culture* dans les genres littéraires les plus opposés. Aussi, le mot de « Littérature » dans le titre est-il à prendre ici dans le sens le plus large, le plus compréhensif ; il désignera une collection canonique aussi bien qu'une énigme latine en hexamètres ou en vers léonins, une prose ou une séquence liturgique qu'un traité de grammaire. Il se fait ainsi que, sans l'avoir expressément voulu sans doute, l'auteur nous retrace l'évolution curieuse de ce latin médiéval, redevenu une langue vivante, grâce à l'école, où elle était apprise par des Celtes, des Anglo-Saxons, des Francs, pour lesquels elle n'était au début qu'un idiome étranger et qui jamais ne l'avaient entendu sonner sur des lèvres romaines. Ce latin-là fut la langue universelle de l'Europe studieuse, un des facteurs les plus agissants de son unité spirituelle et de notre commune civilisation d'Européens ; c'est l'historicisme étroit des humanistes, c'est leur dévotion intolérante de philologues pour la lettre de Cicéron qui mua en langue morte le latin souple et vivant qui avait su créer les belles proses d'un Richard de Saint-Victor et les trésors poétiques incomparables de l'hymnodie chrétienne médiévale.

Nous l'insinuions plus haut, les belles pages synthétiques, les vues générales stimulantes ne manquent pas dans ces livrets, qui à première vue paraissent un peu rébarbatifs, avec leur érudition touffue, leurs phrases pleines à craquer, où la moindre incidente vous rappelle une date, vous indique une origine, vous livre quelque détail historique qui aurait pu, sans trop de dommage peut-être, passer inaperçu. Après avoir lu le P. de Ghellinck, vous jugerez plus équitablement l'effort littéraire du Xe siècle : vraiment, il n'y a pas que les Normands dans le *Saeculum ferreum* ; vous saisirez un peu mieux la physionomie si diverse, si complexe et, au total, si attachante d'un Pierre Damien, un lettré qui pratique à merveille les arts qu'il blasphème, autre chose encore et mieux au fond que le pourfendeur de prélats simoniaques et de clercs concubinaires des manuels d'histoire. Si, par impossible, vous n'aimiez pas le doux et grand Anselme de Cantorbéry, vous déposeriez bien vite votre froideur ou votre indifférence devant les pages émues, frémissantes d'enthousiasme contenu que l'auteur consacre à ce grand méditatif « tendre et viril, délicat et subjuguant à la fois » et qui rend notre foi lucide et comme trans-

parente à force de réflexion rationnelle, de « spéculation affectueuse et d'affection spéculative ».

Que de pages neuves aussi et éminemment instructives, celles par exemple où l'auteur vous fait observer la répercussion des grands faits historiques, tels que la controverse bérengarienne, la querelle des investitures, les Croisades, l'expansion normande, sur les formes littéraires et la latinité des écrits contemporains. Pour le dire d'un mot, c'est, prise sur le vif, la réaction salutaire de la vie réelle et de l'intérêt du jour sur la routine des œuvres scolaires.

Dans le second volume, le lecteur suit, avec un intérêt constamment tenu en éveil, les considérations de l'historien-philologue sur l'utilisation des classiques chez les écrivains antérieurs au XII[e] siècle, sur les progrès de la prose rimée, sur le *cursus* rythmique qui, « réintroduit vers la fin du XI[e] siècle... dans la chancellerie pontificale, devait rendre à la prose latine la majestueuse harmonie dont elle avait perdu le secret depuis quatre cents ans », sur la séquence ou prose de forme dialoguée, telle que le *Victimae paschali laudes* à laquelle est due la résurrection du théâtre qui « depuis huit siècles ou davantage était pratiquement supprimé dans l'Europe Occidentale ». C'est à pleines mains, un peu partout, jusque sur les à-côtés de son sujet que l'auteur sème les remarques qui intéresseront les étudiants en philologie classique et en langues romanes ou germaniques.

Pour nous résumer, nous dirions : le P. de Ghellinck vient de publier un ouvrage qui restera et dont la valeur s'imposera d'emblée à ceux que leurs études auront amené à s'occuper d'auteurs ayant vécu entre le IX[e] siècle et les débuts du XII[e]. Encore, ces limites n'ont-elles rien de rigoureusement inviolable ; elles sont dépassées en fait par le contenu réel des deux volumes. Un peu durs à la lecture, surtout faite tout de suite, ils seront plus consultés encore que lus. Par endroits, la phrase de l'auteur sacrifie la parfaite clarté logique à une parcimonie verbale que lui imposent le format d'éditeur et les proportions invariables de volumes destinés à faire « Collection ». On dirait qu'elle cherche à résoudre un problème de *minimum* et de *maximum* : faire tenir dans le moins de mots possible le plus de renseignements possible. Chez l'auteur, l'écrivain a dû être gêné aux entournures ; j'ai de bonnes raisons de croire que ce fut bien malgré lui. Quoi qu'il en soit, le premier nous promet un troisième volume ; il exposera la période d'épanouissement (XII[e] siècle) de la littérature latine médiévale et son évolution ultérieure jusqu'à l'humanisme de la fin du moyen âge.

Que le bienveillant Génie qui protège en secret les intérêts des pauvres chercheurs en détresse inspire au R. P. de Ghellinck de joindre à son dernier volume des tables des noms et des lieux aussi complètes que possible et ce beau travail, de lecture si instructive, deviendra par surcroît un instrument de recherche des plus efficaces.

François JANSEN, S. I.